

cisme qui désespère de parvenir jamais à aucune certitude et rappelle ce mot de Pline : *Ut solum certum sit nihil esse certi, nec miserius quidquam homine, nec superbius*; de l'autre, la crainte d'un songe ou d'un fils de Dieu (Jean, 19, 8.); un Auguste lui-même ne pouvant rester seul dans l'obscurité, se faisant expliquer ses rêves, s'effrayant d'une chaussure mise de travers, comme d'un mauvais présage, etc. (Suétone, Octav. C. 78, 90, 91, 92.) Et maintenant, que l'on veuille bien mettre en regard un passage quelconque du portrait qu'un évangile apocryphe, comme l'évangile de Nicodème, nous fait du gouverneur; par exemple, le passage (page 506) où il est dit : « Pilate appela le « coureur et lui dit : Va chercher Jésus et amène-le « ici, mais avec douceur. Le coureur sortit; il re- « connut Jésus, et prenant le drap qu'il tenait à la « main, il l'étendit devant lui et lui dit : Seigneur, « venez par ici; le gouverneur vous demande. « Les Juifs ayant vu son action, jetèrent les hauts « cris et dirent à Pilate : Pourquoi ne l'avez-vous « pas envoyé quérir par le hérauld, mais par le « coureur, qui l'a adoré? Alors Pilate appela le « coureur et lui dit : Pourquoi as-tu fait cela? Il « répondit : Lorsqu'étant à Jérusalem vous m'en- « voyâtes vers Alexandre, je vis Jésus monté sur un « âne; les enfants des Hébreux criaient vers lui : « Hosanna! gloire à celui qui vient-là vers nous! « sauve nous, toi qui es dans les cieus! et je les vis

« répandre des branches de feuillage et étendre des « vêtements devant lui. — Les Juifs répondirent : « Les enfants criaient en langue hébraïque; com- « ment as-tu compris l'hébreu, toi qui es grec? Le « coureur dit : Je demandai à un Hébreu ce que cela « signifiait, et il me l'expliqua. Alors Pilate leur « demanda : Quel est donc le mot hébreu qu'ils ont « crié? Ils répondirent : Hosanna. Pilate demanda « encore : Que signifie Hosanna? Ils répondirent : « Sauve-nous ! Alors Pilate dit : Vous avez vous- « mêmes crié ce mot, et vous vous êtes ainsi associés « à ce que disaient les enfants; quelle faute a donc « commis le coureur? Ils se trouvèrent alors réduits « au silence, etc. etc. »

La comparaison de cette histoire avec celle de Jean ne doit-elle pas faire éprouver au lecteur cette impression si différente que l'on ressent à la lecture d'un misérable ouvrage d'écolier, comparé à un portrait plein de vie et tracé de main de maître?

§ III.

Crédibilité de l'histoire évangélique, démontrée par les Actes des Apôtres et par les Épîtres du Nouveau Testament.

Si nous passons des Évangiles aux Actes des Apôtres, nous devons nous attendre à ce qu'il ne soit plus question de miracles. L'église primitive s'était approprié l'intégralité des figures messianiques ;

quel autre personnage sublime y aurait-il eu encore à couronner auprès du Messie, et où prendre d'auteurs des couronnes, les prophéties étant épuisées? On s'attend donc dorénavant à une histoire simple, dénuée d'ornements et conforme au cours ordinaire de la nature. Mais un changement si subit n'a pas lieu : les Actes et les Épîtres prolongent la chaîne de ces récits évangéliques, et c'est encore le merveilleux qui en forme les anneaux. Le Christ n'est point semblable au soleil des régions tropicales, qui se lève sans aurore et se couche sans crépuscule; précédé, de plusieurs milliers d'années, par les prophéties, il est de même suivi par les miracles, et les forces qu'il a éveillées dans l'origine, sont longtemps encore plus ou moins actives. La critique a donc beau vouloir chasser le soleil de l'univers, il lui faudra combattre aussi l'aurore et les lueurs du crépuscule. Jusqu'à présent elle ne nous a point fait connaître les moyens qu'elle compte employer pour s'en débarrasser comme de l'astre lui-même; montrons, en attendant, que l'histoire de la primitive Église est une chaîne qui, par l'ébranlement dont nous la voyons encore agitée, indique que, dans l'origine, une commotion électrique a dû partir du ciel et frapper la terre.

Où s'agit, d'après la critique de la vie de Jésus, l'histoire de celui que le monde chrétien adore comme son Seigneur et son Dieu? Au tombeau de Joseph d'Arimathe, autour de ce tombeau, où l'on

ne voit que des êtres timides, dont l'espoir fut enseveli avec le cadavre de leur Seigneur. Quelle cause a donc fait succéder à la scène dont le tombeau du Christ fut le théâtre cette exclamation de Pierre et de Jean : « Nous ne pouvons nous abstenir de dire ce que nous avons vu et entendu (Actes des Ap. 4, 20)? » Le Dr Paulus dit dans son Commentaire (Part. III. p. 867) : « Si l'on embrasse d'un coup d'œil l'histoire de l'origine du Christianisme, depuis le dernier jour de la vie de Jésus jusqu'à cinquante et quelques jours au-delà, il est impossible de nier que, dans ce laps de temps si court, il a dû se passer *quelque chose* de bien propre à ranimer le courage abattu des Apôtres. Comment ceux que nous avons vus, dans le cours de cette nuit mémorable, remplis d'effroi, disposés à fuir, irrésolus et ne sachant ce qu'ils devaient faire, auraient-ils sans cela recouvré assez de force pour s'élever au-dessus de la crainte de la mort et pour s'écrier devant les juges irrités, devant les meurtriers de Jésus : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes? » Quelque chose d'extraordinaire doit donc être arrivé dans cet intervalle; le critique de Heidelberg l'avoue, et le docteur Strauss est d'accord avec lui : « Les apologistes, dit-il, insistent avec raison, encore aujourd'hui, sur le prodigieux revirement opéré chez les disciples, qui, du profond abattement, du désespoir où ils étaient plongés à la mort de Jésus, passèrent tout à coup à cette fermeté de foi, à cet

» enthousiasme avec lequel ils le proclamaient, à la
» Pentecôte suivante, comme le Messie. Un tel chan-
» gement serait inexplicable, s'il ne s'était passé,
» dans l'intervalle, quelque chose de propre à relever
» extraordinairement leur courage. » Oui, il s'est
passé *quelque chose*, mais *quoi*? Ce ne peut-être un
miracle! Les astrologues de la *foi rationnelle**, aussi
bien que ceux de la *pensée pure*** , voient cette im-
possibilité écrite dans les astres en caractères éclatants.
Mais pourquoi n'admettrait-on pas qu'à cette
heure décisive et pleine de perplexité, la Providence
aurait ménagé, en faveur du grand trépassé, un de ces
moyens de sortir d'embaras qu'elle lui avait déjà
si souvent fournis. Cette bonne mère, durant la vie
de Jésus, ne multipliait-elle pas merveilleusement
les tempêtes en Palestine; ne lançait-elle pas les
foudres et les éclairs dans chaque circonstance cri-
tique? N'envoyait-elle pas les léthargies et les spasmes
toutes les fois que le Sauveur avait prédit la
résurrection d'un mort? Qu'est-ce qui pourrait s'op-
poser à cette explication? — La perte de sang occa-
sionnée par le percement des pieds et des mains? *Bagatelle!*
d'autant plus que les pieds n'ayant pas
été cloués, la suspension à la croix pendant sept

* C'est-à-dire l'école *naturaliste*, dont le chef est le docteur
PAULLE.
(Note de l'Éditeur.)

** C'est-à-dire l'école *spéculative*, dont le chef est le docteur
STRAUSS.
(Note de l'Éditeur.)

ou huit heures n'a certainement pas été mortelle. —
Le coup de lance? vaine difficulté! *vuuscu*, peut tout
aussi bien signifier un coup de lancette qui effleure
la surface de la peau et produit une saignée salu-
taire. — L'air froid et comprimé du tombeau? dan-
ger chimérique! l'odeur des aromates mêlée à la
douce fraîcheur de l'air a fait au contraire l'effet
d'un flacon de sels. — Voilà les arguments du ra-
tionalisme depuis 1780 : s'il a cherché à ravir au
monde chrétien son Vendredi-Saint, il lui a du moins
concedé un joyeux jour de Pâques.

Le docteur Strauss a aussi besoin « de *quelque chose* »
pour expliquer la révolution qui s'opéra dans l'âme
des apôtres. La Résurrection? ce serait trop pour lui!
D'accord avec l'auteur des *Fragments de Wolfen-
bützel*, c'est le jour de Pâques qu'il enlève à la chré-
tienté, afin de nous donner le Vendredi-Saint, —
fête d'ailleurs plus appropriée à la sombre religion
galiléenne. Ce *quelque chose*, qui motive dans la vie
des Apôtres le brusque passage du désespoir à la
joie du triomphe, ce sont des *visions* qu'ont eues
les femmes, les Apôtres et les 500 Galiléens dont
parle Paul (1. Cor. 15, 6). Ces visions ont bien
encore quelque analogie avec les explications natu-
relles des miracles, précédemment usitées. On nous
accorde même ici l'emploi du tonnerre et des éclairs,
pour faciliter l'explication. Il vaudrait beaucoup
mieux que l'on pût s'en passer; mais l'Apôtre
Paul, témoin non suspect, parle avec trop de

précision de la Résurrection comme d'un fait auquel il croit fermement, ainsi que les autres Apôtres ses compagnons. Et puis, il faut bien aussi que quelque chose rende plus facile à comprendre la conversion de cet apôtre; et c'est pourquoi ces visions sont admises au moins comme une hypothèse provisoire, qui jette un pont entre les Évangiles et les Actes des Apôtres, en attendant que la critique de la vie de Jésus, prenant son vol d'un point plus élevé, soit en état de franchir directement ce précipice.

Ce pont volant, jeté par l'imagination orientale des premiers Chrétiens, ou, si l'on veut, par l'imagination du critique allemand, nous sert à passer du sol de l'histoire évangélique sur celui des Actes des Apôtres; et, nous appuyant dans l'examen de l'hypothèse de Strauss sur la règle assignée par Gieseler comme canon pour le jugement de toute hypothèse sur l'origine des Évangiles (Essai sur l'origine des Évangiles, p. 142.), nous demandons *quelles conséquences l'histoire de l'Église nous autorise à tirer rétrospectivement sur l'histoire de son chef*. Il se présente deux hypothèses également admissibles, ce semble, pour celui qui considère l'histoire miraculeuse évangélique comme une production fantastique inspirée à l'Église primitive dans le but de glorifier son Maître. Trouverait-on vraisemblable que l'impulsion, donnée à l'imagination des Disciples par les dernières visions et

par la croyance que le ressuscité était le Messie d'Israël, se soit perpétuée parmi eux, en sorte qu'ils aient aussi cru pouvoir opérer des choses extraordinaires, et qu'il se soit ainsi formé parmi eux-mêmes un cercle de légendes sur de prétendus faits miraculeux? Mais si, comme la critique de Strauss, on retranchait de la vie de Jésus tout fait providentiel en dehors du cours ordinaire de la nature, il paraîtrait aussi par trop invraisemblable que les Disciples de Jésus eussent cru reconnaître en eux ce qu'ils n'avaient pas même aperçu dans leur maître. Une autre supposition qui éviterait cette difficulté serait celle-ci : la première Église, dans son enthousiasme, se serait servi des prophéties de l'Ancien-Testament touchant le Messie, pour parer de faits miraculeux la vie simple et naturelle de Jésus; puis, satisfaite de cette œuvre importante, sans aller plus loin, elle se serait désormais bornée à y ajouter çà et là quelques ornements isolés. Cette dernière opinion sur la conduite de la société chrétienne ressort du point de vue de Strauss. Selon lui, on ne pourra jamais prouver qu'un seul de nos Évangiles ait été connu d'un des Apôtres et avoué par lui comme son œuvre.

Notre exégète se faisait une idée si peu favorable de l'imagination des Disciples que, si l'on en excepte les visions de la Résurrection, il leur refusait toute participation à la formation des mythes. On peut donc encore bien moins croire que ces hommes simples

aient adapté à leur propre vie des vêtements symboliques, dont ils avaient dédaigné de parer celle de leur maître. Après toutes les aventures essayées par les compagnons immédiats du Seigneur pendant leur vie, sur des îles enchantées, sur des bancs magiques couverts de brouillards, on devrait donc finir par débarquer sur la terre ferme d'une histoire ordinaire plus raisonnable et plus prosaïque.

Nous sommes assez heureux pour posséder une histoire des Apôtres écrite par un compagnon de Paul, et des Épîtres de plusieurs Apôtres, qui n'ont point été attaquées, ou du moins qui ne l'ont été que bien faiblement, par la critique la plus moderne. En prenant le caractère de ces ouvrages pour point de départ, nous nous trouvons en état de porter un jugement sur ces deux hypothèses, et par conséquent sur la présupposition du caractère mythique attribué aux Évangiles. Si la première de ces deux hypothèses est fondée, les Actes des Apôtres, ainsi que leurs Épîtres, nous forceront à reconnaître en eux des hommes d'une sensibilité rêveuse et enthousiaste, et qui transforment chaque événement ordinaire en événement miraculeux. La seconde hypothèse, au contraire, est-elle la vraie; alors ces documents nous feront voir dans les Apôtres des hommes si complètement identifiés au cours et à l'ordre ordinaire des choses, qu'il n'y aura point de place pour le merveilleux dans leur vie. Mais le caractère des Actes aussi bien que celui des Épîtres

repousse également ces deux hypothèses. Nous y rencontrons, à la vérité, des faits miraculeux; mais ils sont présentés avec tant de simplicité, et la conduite ultérieure des thaumaturges est d'ailleurs si pleine de raison, qu'il est impossible d'élever le moindre doute sur la sincérité et la véracité du témoignage que ces hommes se rendent à eux-mêmes. D'un autre côté, leur vie se passe dans un cercle qui ne nous est pas étranger. Nous reconnaissons des personnages, des événements, des coutumes, qui se sont déjà présentés à nous dans d'autres circonstances; mais, à travers ce cercle de la vie commune, on voit partout luire et percer le rayon miraculeux qui part d'un monde plus élevé.

Occupons-nous d'abord du caractère historique des Actes des Apôtres. A moins que l'on ne veuille regarder le livre entier comme apocryphe (et personne ne s'en est encore avisé), on doit reconnaître qu'il a été composé par un ami et un compagnon de l'apôtre Paul, puisque l'auteur se désigne lui-même comme tel. L'impression produite par la lecture de tout l'ouvrage suffit d'ailleurs elle-même pour trancher la question. Si cette impression n'est plus présente à la mémoire, qu'on relise seulement les Actes depuis le chapitre 16, verset 11, jusqu'à la fin, et tout individu jouissant de sa raison ne doutera plus qu'il marche ici sur un terrain historique. On croirait même souvent que l'auteur avait un *journal* sous les yeux, et spécialement lorsqu'il écrivait

l'histoire du voyage en Italie (ch. 27 et 28) : ce chemin si long est indiqué station par station ; la profondeur de la mer est mesurée par brasses, et le nombre des ancres qui ont été jetées est compté ; en un mot, tout ce qui s'est passé s'y trouve décrit avec tant d'exactitude, que l'on peut hardiment appeler à tout historien, et lui demander s'il croit qu'une description aussi détaillée ait pu être faite après un certain nombre d'années et sur une simple tradition orale ? De deux choses l'une : ou Luc, aidé par une bonne mémoire, a rédigé lui-même cette description après le voyage, ou il en avait le journal sous les yeux. Luc n'a point assisté en personne aux événements rapportés dans la première moitié des Actes. Certaines expressions caractéristiques, certaines tournures que nous rencontrons dans tout le cours de l'ouvrage, ne permettent pas plus ici qu'à l'égard de l'Évangile d'imaginer perpétuellement des documents pareils à ceux qu'ont opposés Schleiermacher et Richm., *De fontibus Actorum Apostolorum*. Mais le caractère historique et le caractère linguistique de la première moitié des Actes indiquent que Luc, en la composant, s'est servi de notes écrites, ou du moins qu'il s'est attaché à suivre assez exactement des récits oraux faits par des Juifs : en effet la langue a ici une couleur bien moins classique que dans la plupart des autres morceaux, à partir du chapitre 20, où l'auteur paraît tout-à-fait indépendant dans sa narration. Dans le compte-rendu du

livre de Mayerdorff (*Études et critiques*, 1836, 4^e cahier), Bleecck s'est prononcé tout récemment d'une manière formelle en faveur de cette proposition, qu'il a cherché à prouver, que Luc a dû avoir sous les yeux des documents écrits. Ulrich en a fait autant dans les *Études et critiques* (1837, 2^e cahier).

Examinons plus sévèrement les Actes des Apôtres et faisons subir à leur caractère historique une épreuve de détail. Quand nous les comparons avec les Épîtres de Paul, ils offrent, il est vrai, des différences difficiles à concilier, et surtout des différences chronologiques ; mais aussi ils s'accordent avec elles dans des points si nombreux, que ces deux monuments de l'antiquité chrétienne déposent réciproquement en faveur de leur crédibilité. Mais, par leurs nombreux points de contact avec l'histoire classique, avec la géographie et les antiquités, les Actes de Apôtres sont surtout propres à nous faire connaître Luc comme historien. Le lieu de la scène passe de la Palestine à la Grèce et à l'Italie ; dans un pareil cas, si une fausse désignation de lieu ou l'inobservance des coutumes juives sont suffisantes pour dévoiler l'ignorance d'un mythographe grec, à combien plus forte raison un mythographe juif ne courra-t-il pas le même danger en parlant de ce qui concerne les Païens ? Nous trouvons ici une vie active et variée : aujourd'hui dans le cercle des communautés religieuses de la Palestine, demain dans la capitale de la Grèce, au milieu des sectes

philosophiques ; tantôt devant le tribunal des proconsuls romains, tantôt devant les rois juifs ; ici, en présence des tribunaux païens des provinces, là, en pleine mer ; et nulle part des descriptions vagues ; mais, au contraire, beaucoup de noms et d'événements connus, soit dans la géographie, soit dans l'histoire : c'est bien ici que le mythographe enthousiaste et peu fidèle à l'histoire peut être pris sur le fait.

Nous avons déjà eu l'occasion de soumettre notre auteur à une rigoureuse épreuve sur ce qu'il dit relativement aux fonctionnaires juifs et romains de son époque : et il l'a supportée victorieusement. Cette épreuve s'appliquait principalement à la fidélité historique ; et nous n'avons fait mention qu'accessoirement de quelques passages concernant les choses plus antiques ; les relations examinées étaient prises d'ailleurs dans diverses parties des Actes des Apôtres. Nous allons en faire ici un examen plus étendu, et nous suivrons fidèlement la marche de l'histoire. On comprendra facilement que l'apologiste doit faire un appel à l'équité du lecteur, s'il se présente une lacune ou une obscurité sur quelques points de détail. On sait en effet que souvent, dans un auteur ancien, la perte d'une simple note de deux mots a suffi pour rendre un autre auteur inexplicable, et jeter une obscurité complète sur son livre.

Nous parcourons à peine trois des chapitres de notre auteur, — du chapitre 16 au chapitre 18 inclusivement, — en commençant précisément par le

moment où il entre lui-même en scène comme compagnon de voyage de l'Apôtre, quoiqu'il semble s'en être séparé de nouveau peu de temps après.

Ici, comme partout, nous rencontrons, dès les versets 11 et 12, des désignations géographiques précises, parfaitement conformes à ce que nous savons d'ailleurs sur l'histoire et les lieux de ces temps. La ville de Philippes est désignée comme *πρώτη τῆς μακεδονίας πόλις, καλόνιε*. Les exégètes, il est vrai, ne sont pas d'accord sur le point de savoir à quoi doit se rapporter le mot *πρώτη* ; nous pouvons laisser ce point de côté, et faire seulement remarquer ce qui suit. 1° Ce passage présuppose que la Macédoine a été divisée en plusieurs parties ; d'après Tite-Live (45, 29), Paul-Emile l'avait partagée en quatre parties. 2° Philippes y est appelée une colonie : cette ville fut en effet colonisée par Octave, lorsque les partisans d'Antoine y furent transportés (Dion-Cassius, l. 51, p. 445. — Plin., *Hist. nat.* 4, 11. — *Digest.*, leg. 36, 50). — D'après le verset 13, il existe près de la ville, sur les bords d'un fleuve, une *προσευχή*, un oratoire. Le fleuve n'est pas nommé, mais nous savons que Philippes était sur le Strymon. L'oratoire est sur les bords du fleuve ; or nous savons d'ailleurs que les Juifs se lavaient les mains avant leurs prières, et que, par cette raison, ils aimaient à placer leurs oratoires près des eaux. (Carpzov, *Apparat. antiq.* p. 320.) — Le verset 14 fait mention d'une Païenne, qui s'était faite prosélyte juive ; or Joséphé

nous apprend que les femmes païennes, ne trouvant point une satisfaction complète dans leur propre religion, cherchaient une nourriture spirituelle dans le Judaïsme, et que, par exemple, presque toutes les femmes païennes de Damas avaient embrassé le Judaïsme. Cette femme s'appelait Lydie : or, nous voyons dans Horace que ce nom était alors usité. C'est une marchande de pourpre de Thyatire : Thyatire est une ville de Lydie, et la Lydie est renommée pour la teinture en pourpre (Valerius-Flaccus, 4, 368. ; Claudien, *Rapt. Proserp.* 1, 274 ; Pline *Hist. nat.* 7, 57. ; Élien, *Hist. anim.* 4, 46.) Une inscription trouvée à Thyatire fait même mention de la corporation des teinturiers de cette ville (Sponius, *Miscell. erud. antiq.* 3, 93.) — Le verset 16 parle d'une servante qui a un *πνεύμα πύδωτος*. Πύδωτος est le nom d'Apollon, dieu de la divination ; les devins s'appelaient *πυθωνικοί* et *πυθωνιστοί*. — Il est dit au v. 27 que le geolier, croyant les prisonniers évadés, veut se tuer. D'après le droit romain, le geolier qui laissait un prisonnier s'échapper devait subir la punition à laquelle celui-ci avait été condamné. (Voyez Westein, sur ce passage.) — Au verset 35, le nom de *στρατηγός* est donné à la principale autorité de la ville. C'était le nom que l'on donnait alors au maire (magistrat municipal), principalement dans les villes colonisées (Spanheim, *De usu et pract. nomenclat.*, T. 1, *diss.* 9 ; T. 11, *diss.* 13. — Casaubon sur Athénée 5, 14.). Ces magistrats n'envoient point

des employés ordinaires, comme, par exemple, les *ὑπαγογῆται*, que le Sanhédrin de Jérusalem envoie dans la prison de Pierre (Act. des Ap., 5, 22), mais, selon la coutume des Romains, des *ῥαβδούχοις*, des lieutenants. — D'après le v. 38, les autorités sont effrayées, lorsqu'elles apprennent que les prisonniers sont des citoyens romains. Que l'on se rappelle la cinquième harangue de Cicéron contre Verrès : *Ille vox et imploratio : Civis romanus sum, qui sapè multis in ultimis terris opem inter barbaros et salutem tulit...* La loi *Valeria* garantissait tout Romain contre la peine du fouet, ou des verges.

Arrivons au chapitre 17. Dès le commencement, il fait mention à la fois des villes d'Amphipolis, d'Apollonie et de Thessalonique; elles étaient en effet rapprochées les unes des autres. Le verset 5 parle de ces gens nommés *ὑποστράνοι*, *subbasilicani*, que l'on voyait particulièrement chez les Grecs et les Romains : chez les Orientaux, cette espèce de gens se rassemblait sous les portes de la ville. Nous trouvons, au verset 7, l'accusation de démagogie, devenue si commune sous le règne des empereurs soupçonneux.

Le séjour de l'Apôtre des Gentils à Athènes est surtout décrit d'une manière remarquable et caractéristique. Comme tout concourt ici à nous faire sentir que nous sommes bien à Athènes! Paul parcourt les rues, et, conformément à ce qu'attestent Isocrate, Himérius, Pausanias, Aristide et Strabon, partout

il les trouve remplies de monuments religieux, de statues et d'innombrables autels. Rome, au temps des empereurs, a dû en être si pleine, que l'on pouvait à peine s'y mouvoir. Concernant la *θεοπροσκυτία* et la foule des *θεοδωκεία* des dieux dans Athènes, voyez les recherches de Wetstein sur ce passage.

L'Apôtre trouve des Épicuriens et des Stoïciens sur la place publique, où les philosophes exerçaient leurs talents : l'ironie tombe de leurs lèvres orgueilleuses ; mais la curiosité est plus forte que le mépris. Nouvelle confirmation des paroles dont se sont déjà servis Démosthènes et Thucydides, en parlant des Athéniens : « qu'ils aiment à entendre toujours quelque chose de nouveau (V. les passages des anciens dans Wetstein) ». Le vieil Aréopage apparaît sur la scène, et quel discours prononce l'Apôtre ! Quel mythographe juif eût été capable d'inventer ce discours, qui s'accorde si complètement avec le caractère franc et indépendant du grand Paul ! L'Apôtre parle d'abord de l'inscription placée à l'autel d'un dieu inconnu : or il est parlé aussi, dans Pausanias (l. 1, 4) et dans Philostrate (*Vita Apollonii*, 6, 3), d'autels de dieux inconnus. Paul nous cite même le commencement d'un hexamètre d'un poète grec ; or nous le retrouvons exactement, jusqu'au *γῆρ*, dans le poème d'un compatriote de l'Apôtre, dans les *Phænomena* du Cilicien Aratus, ch. 5. Ne faut-il pas qu'une relation presque littérale soit parvenue à l'historien ?

Est-il question de centaines, ou de milliers d'hommes convertis ? Une légende fabuleuse n'eût certes pas manqué ce moyen de donner plus d'éclat à la première prédication de l'Apôtre dans la capitale de la Grèce : ici, au contraire, Paul n'attache à lui qu'un petit nombre d'hommes. Les philosophes se retirent, les uns avec l'ironie de l'Épicurisme sur les lèvres, les autres avec l'orgueilleuse satisfaction de soi-même propre au Stoïcisme : « Nous t'écouterons une autre fois. » Sommes-nous ici sur le terrain de la fable, ou sur celui de l'histoire ? — Dans le 18^e chapitre, nous trouvons, dès le second verset, une date historique : l'expulsion des Juifs de Rome par Claude ; or on lit dans Suétone (*Claudius*, c. 25) : *Judeos impulsore Chresto assidue tumultuantes Româ expulsi*. — Le verset 3 fait mention d'un usage propre à la nation juive : le savant juif est *fabricant de toile pour les tentes*. Quelque rare que pût être chez un philosophe grec la réunion de cette industrie à la fonction de professeur, elle était, chez les savants juifs, dans les mœurs nationales ; car les rabbins eux-mêmes exerçaient des métiers (Voy. Winer, *Dict. vèrit.*, au mot *Métier*). L'Apôtre avait une raison particulière pour choisir ce métier, c'est que ce métier était principalement en usage dans sa patrie, en Cilicie, où se trouvait une espèce de chèvres, dont le long poil servait à fabriquer de la toile pour les tentes ; cette toile était appelée *παλιμα* (Pline, *Hist. nat.*, 6, 28 ; Servius, *Georg. de Virgile*, 3, 313).

Les versets 12 et 13 s'accordent aussi merveilleusement avec l'histoire, comme nous avons eu l'occasion de le faire remarquer.

Les épreuves que nous venons de faire subir à notre auteur, n'ont porté que sur les commencements de son ouvrage; mais les résultats sont les mêmes sur tous les points. Ils sont surtout frappants dans les derniers chapitres des Actes, si on les suit pas à pas; et l'on ne peut s'empêcher de se rallier à cette opinion, que Théophile devait avoir connu l'Italie, et probablement même y avoir été domicilié. Comment s'expliquer autrement que l'historien, en parlant (chap. 27) des côtes de l'Asie et de la Grèce, mette tant de soin à indiquer exactement les lieux et les distances, tandis qu'en approchant de l'Italie il en présuppose toutes les localités connues, Syracuse, Regium, Pouzzoles, et même le petit bourg qu'Horace nous fait connaître, dans sa satire I, 5-7, sous le nom de *Forum Appii*, ainsi que l'auberge appelée *Tres Taberna* dans Cicéron. Quand Josèphe et Philon parlent de la ville de Pouzzoles, ils n'emploient pas la désignation romaine *Portus*; ainsi, lorsque Josèphe raconte (V. sa *Vie*, ch. 3) son premier voyage à Rome, il désigne cette ville sous son nom grec *Δικαιαρχία*, en ajoutant *ἢ Ποσειδών* *Ἡρώδοτος*. Si je ne me trompe, il fait encore deux fois mention de cette ville dans ses ouvrages (V. *Antiquités*, L. 17, c. 12, § 1 et 18, 7), et il emploie, dans les deux cas, le nom de *Δικαιαρχία*.

et Philon également. In *Flaccum* I, II, p. 521, 42. Josèphe, qui décrit Baïa elle-même avec plus d'exactitude, aurait encore bien moins cité un nom comme *Tres Taberna*, sans y joindre une indication plus précise, si ses lecteurs n'avaient parfaitement connu l'Italie.

Et comme tout ici se trouve en accord avec les circonstances et les relations de ce temps-là! Paul arrive à Pouzzoles sur un vaisseau d'Alexandrie. Selon Strabon (L. 17, p. 793; *Casaub.*), les vaisseaux marchands abordaient de préférence dans ce port. Strabon nous dit que leurs marchandises se répandaient de là dans toute l'Italie. De ce point, le voyage devait se continuer par terre. « Ses amis (pour ces détails nous suivons Hug) attendaient son arrivée, les uns à *Forum Appii*, les autres à *Tres Taberna*. S'il venait par le canal que César avait fait construire à travers les Marais Pontins, et sur lequel le voyage se faisait plus commodément que sur le chemin raboteux qui le côtoyait, alors il mettait pied à terre à *Forum Appii*, où l'on chargeait et déchargeait les bâtiments (Acron. *ad Horat.* serm. I. Sat. 5, 14). Une partie de ses amis le recevait ainsi à son débarquement. La station appelée *Tres Taberna* se trouvait à dix milles romains ou deux milles d'Allemagne plus loin vers Rome (*Itinerar. Antonini*, ed. Wessel, p. 107), à peu près au point où la route de Velletri entre dans les Marais Pontins. La foule était moins grande ici qu'à *Forum Appii*; ce lieu offrait

moins de commodités (Horace, *serm.* 1; sat. 5, 3, 4, 11, 12); aussi paraît-il avoir servi d'hôtellerie aux personnes des classes élevées. (Cicéron *Ad. Attic.*, 1, 2; Ép. 11 et 13). Cette portion des amis de Paul se trouve aussi dans l'endroit le plus convenable pour le recevoir, et le récit entier cadre parfaitement avec la disposition des lieux et les circonstances locales d'alors.

Après de telles preuves, est-il possible de douter que les Actes des Apôtres reposent sur un terrain historique, et de ne pas avouer que Luc est au moins aussi capable d'écrire l'histoire qu'un Josèphe? Comment ne pas être frappé de cette concordance perpétuelle de notre auteur avec ce que nous connaissons de l'histoire et de la géographie juives et profanes?

Nous avons vu à quels cris de triomphe une erreur supposée de Luc, dans son Évangile (Ch. 2, 1. 2.), a donné lieu. Il existe aussi dans les Actes des Apôtres une date où une semblable erreur paraît manifeste; et quelle clameur n'a-t-elle pas déjà excitée parmi les déistes anglais? Nous voulons parler du passage 5, 36. des Actes. Gamaliel y fait mention du rebelle Théodas; or d'après Josèphe (*Ant.*, 29, 8.), ce Theodas ne se révolta que sous le procurateur Cuspius Fadus, c'est-à-dire, au plutôt en l'an 41. Or, Gamaliel ayant tenu ce discours sous le règne de Tibère, et par conséquent sept ans avant la révolte de ce Théodas, il paraîtrait qu'on a inter-

calé dans le discours du Docteur juif un fait dont il n'a pas même pu avoir connaissance. Si cette erreur avait réellement eu lieu; il y aurait une double méprise; car il est dit, au verset 37, que Judas le Galiléen se révolta après ce Théodas; et cependant il parut avant lui, à peu près en l'an 7. Si cela est propre à éveiller notre défiance, nous profiterons aussi de cette circonstance pour faire remarquer que, dans le nombre si prodigieux des cas où nous avons eu des moyens de contrôle, il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait fourni prétexte à un pareil soupçon*. Que dans cette circonstance Luc ait commis une erreur historique, c'est ce qui paraît d'abord vraisemblable; mais ne doit-on pas croire que Luc aura cherché à apprendre de Paul lui-même ce que son maître avait dit et fait? Et ne serait-il pas étonnant que Paul n'eût pas eu connaissance des paroles décisives prononcées par son maître dans le Sanhédrin? Un lecteur équi-

* Une des preuves les plus fortes par lesquelles on puisse démontrer l'authenticité et la véridité d'un livre, ce sont certaines coïncidences minutieuses entre les faits qu'il contient et ce que d'autres documents nous apprennent des mœurs et de l'histoire du même temps. Or, plus on étudie les Actes des Apôtres, et plus on y découvre ce caractère d'une manière frappante. Les rapprochements faits par Lardner et par Paley, ne laissent pas le moindre doute à cet égard. — Voyez LARDNER, *The credibility of the Gospel history.* — W. PALEY, *Proves du Christianisme*, traduit. Lezade. (Note de l'Éditeur.)

table hésitera au moins à accuser Luc d'erreur sur ce seul fondement; il en sera encore moins tenté s'il réfléchit que la relation de Luc, rappelant jusqu'au nombre des partisans de Théodas, présuppose une certaine exactitude; qu'il parle de la révolte de Judas le Galiléen avec une grande précision, quoiqu'elle date de plus de quarante ans avant son arrivée, et qu'il s'accorde entièrement avec Josèphe sur ce point. L'exactitude de cette relation fortifiant donc la confiance que nous avons en Luc, nous fait un devoir d'essayer au moins de concilier ce qu'il dit de Théodas avec le récit de Josèphe. Cela nous paraît très-facile. Il suffit en effet d'admettre que, dans l'espace de cinquante à soixante ans (supposé que le Théodas de Josèphe n'ait en effet paru sur la scène que l'an 44, et celui de Luc en l'an 7, ou à peu près), il se soit trouvé un autre rebelle célèbre de ce même nom de Théodas. Ce nom était on ne peut plus commun (Voy. Wetstein), et il y avait alors une foule de conspirateurs. Notre hypothèse, il est vrai, manque d'un point d'appui historique; aussi convenons-nous facilement de son peu de consistance; et nous dirons la même chose de la dissertation du D^r Kühn, qui a commenté récemment ce passage, avec une grande perspicacité, dans le Journal de Giessen, à l'usage des théologiens catholiques, (v. 1., part. 1). Cette hypothèse est néanmoins de telle nature, que les présomptions énumérées ci-dessus ne permettent pas de la reléguer de prime-

abord dans le domaine de l'histoire fabuleuse*.

Sonntag vient de traiter tout récemment ce point historique relatif à Théodas; il l'a fait avec plus de développements et plus scientifiquement. L'existence réelle de deux rebelles du même nom de Théodas paraît possible à cet auteur. En prouvant que dans le laps de temps qui s'est écoulé entre la mort d'Hérode I^{er} et la destruction de la capitale, il s'est rencontré trois rebelles du nom de Judas, et cinq conspirateurs du nom de Simon, il fait voir que l'identité du nom ne doit éveiller en nous aucun scrupule. Le seul qui puisse nous rester, serait donc de penser que Josèphe aurait entièrement passé sous

* Il s'est présenté depuis peu, sur le terrain philologique, un cas où, le nom et les diverses circonstances de la vie de deux individus étant les mêmes, l'opinion des critiques s'est partagée comme elle l'est ici : les uns ont soutenu l'identité de ces deux individus, les autres leur diversité. L'histoire parle d'un joueur de guitare nommé *Kétyros*, et d'un joueur de flûte appelé *Ko. rās*, qui vivaient du temps de Socrate. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que le dernier de ces noms n'est que l'expression vulgaire du premier. Küster et Meinecke pensent que ce sont deux personnes différentes; le philologue V. Fritzsche ne partage pas cette opinion, et il en donne trois raisons : 1° ces deux noms sont véritablement identiques; 2° il est facile de prouver que les joueurs de guitare étaient souvent en même temps joueurs de flûte; 3° *prateren in Coano Connaque mire congruunt temporum rationes, artis præstantia, iniqua contentio, magna paupertas*. Le professeur Meier qui, dans sa critique de l'ouvrage de Fritzsche, insérée dans le Journal de littérature de Hall (1836, nov. 69.),

silence le premier Théodas, qui, d'après Luc, paraît avoir eu une grande célébrité. Sous ce point de vue, l'auteur croit pouvoir se permettre une hypothèse, et demande s'il ne serait pas conforme aux usages des Juifs, chez lesquels on voit le même homme porter deux noms, d'admettre que Josèphe aurait fait mention de Théodas sous un autre nom. — La preuve de pareilles possibilités sera insuffisante, il est vrai, pour celui qui est imbu à l'avance de fortes

se range à l'opinion de Küster et de Meinecke, fait là remarque suivante : « Ainsi, deux musiciens d'un talent éminent, l'un sur la guitare, l'autre sur la flûte, ne pouvaient, selon M. Fritzsche, avoir existé simultanément et avoir porté un nom presque identique; il est impossible qu'ils aient été tous les deux injustement dépréciés, qu'ils aient vécu l'un et l'autre dans une grande pauvreté? Que M. Fritzsche me permette pour un moment de laisser de côté la *magna paupertas* et le léger changement de *contentio* en *contentio*, et je lui adresserai cette question : Quand son nom passera à la postérité, ce dont il n'est pas permis de douter, et que la postérité apprendra qu'il a existé simultanément, non-seulement dans la même ville, mais encore dans la même université, deux savants, deux professeurs du nom de Fritzsche, tous les deux supérieurs, chacun dans leur partie, l'un théologien distingué, l'autre grand philologue, connus l'un et l'autre, non par les attaques littéraires qu'ils auraient dirigées contre leurs contemporains, mais bien par celles auxquelles ils auraient été universellement et injustement en butte. — Je lui demanderai, dis-je, si la postérité se trouvera autorisée par là à prétendre qu'ils ne sont qu'une seule et même personne, et s'il lui serait permis d'en donner pour raison : *Mire congruant temporum rationes, artis prestantia, iniqua contentio?* »

préventions contre le caractère historique d'un écrivain; mais qu'il ait du moins la bonne foi de convenir qu'il prend son point de départ dans des présuppositions, tout aussi bien que nous !

Au milieu de cette histoire si simple, qui se rattache de toutes parts à des dates et à des usages connus, nous voyons maintenant apparaître les miracles. Des critiques au caractère inquisitorial, comme le D^r Paulus, ont certainement formé plus d'une fois le vœu que deux personnes de profession différente intervinssent seules pour l'explication complète des faits miraculeux relatés dans le Nouveau-Testament; un *juge d'instruction* et un *docteur en médecine*. L'histoire du Nouveau-Testament est de bonne composition, et elle se rend volontiers aux désirs de ceux-là même qui la traitent avec tant de sévérité. La guérison de l'aveugle-né (Jean, 9) a été le sujet d'une enquête de la part des juges d'instruction du *Sanhédin de Jérusalem*, et le résultat de l'enquête a été celui-ci : *Cet homme est un aveugle-né, et il doit la vue à Jésus*. Les Actes des Apôtres nous montrent un *médecin* dans celui qui a examiné les miracles. Le *médecin* Luc a été témoin oculaire des miracles opérés par Paul : on ne trouvera pas chez lui une prédilection déplacée pour le merveilleux. Quand le jeune Euty-chus, succombant au sommeil, tombe du troisième étage et est relevé comme mort, on s'attend au spectacle d'une résurrection pompeuse; mais non; d'après les Actes des Apôtres, Paul se borna à conseiller

les spectateurs par ces simples paroles : « Ne vous troublez pas, car il vit (Actes. 20, 10) ! » — Quarante Juifs de Jérusalem se sont engagés par serment à s'abstenir de boire et de manger, jusqu'à ce qu'ils aient tué Paul : on s'attend à quelque apparition céleste, qui vienne en prévenir l'Apôtre et le protéger. Loin de là, c'est le neveu de Paul qui se hâte de l'avertir, et il se met sous la protection du gouverneur. — Lorsque Paul échappé aux vagues aborde à l'île de Malte, une vipère s'attache à sa main : on s'attend à quelque conjuration magique et merveilleuse ; il est dit au contraire tout simplement : « Mais il secoua la vipère dans le feu, et n'en éprouva aucun mal. (Act. des Ap., 28, 5). » — Le témoignage de Luc, historien aussi simple que médecin modeste, nous apprend aussi que « Dieu » opérât de grands miracles par les mains de « Paul », et qu'il suffisait même d'appliquer aux malades les mouchoirs et les linges qui l'avaient touché pour qu'ils fussent guéris, et pour chasser les malins esprits du corps des possédés. (Act. des Ap., 19, 12). — A Malte, l'Apôtre rendit la santé au père de l'homme le plus considéré de l'île, en priant et en lui imposant les mains ; et une multitude d'autres malades viennent le trouver et se faire guérir par lui (Act. 28, 9). — Dans une prédication pleine de foi, Paul exhorte les marins à la reconnaissance envers Dieu, au moment même où ils sont encore dans le plus grand danger (Act. des Ap. 27,

35. et suiv.) — Pierre et Jean sont cités devant le Sanhédrin pour avoir guéri un malade. Pierre a la hardiesse de reprocher ouvertement aux chefs du peuple le meurtre du Messie ; le malade a été amené avec eux devant le Conseil assemblé ; les membres du Sanhédrin sont frappés d'étonnement, et certes ils ont dû frémir en voyant la puissance qu'ils avaient cru détruire par la mort de Jésus, ressusciter, pour ainsi dire, dans la personne de ces disciples inexpérimentés. Cependant ils n'osent contredire ce discours hardi, et ne peuvent réfuter ce fait évident ; ils n'osent pas davantage prononcer la peine de mort contre le thaumaturge ; et l'effet produit sur le peuple est si grand que près de 5,000 personnes se sont réunies à l'Église par suite de ce miracle ; ils ne trouvent d'autre moyen que d'imposer silence aux deux disciples de Jésus (Act 4.). — Aucun des signes opérés par les membres de la nouvelle Église ne l'est en leur propre nom : « Je ne possède ni or » ni argent, s'écrie Pierre (ch. 3, 6.) ; mais je te » donne tout ce que j'ai : *au nom de Jésus-Christ* » de Nazareth, lève-toi, et marche ! » Nous voyons que celui qui avait promis à son Église de demeurer avec elle jusqu'à la fin du monde, a tenu sa parole ; il est resté avec elle : de même que l'activité créatrice et conservatrice de Dieu persévère dans le gouvernement du monde, elle persévère aussi dans l'Église. Le Christ n'était point semblable au soleil

des tropiques, qui se lève et se couche sans dorer le ciel de ses rayons ; de même que l'aurore des prophéties l'avait précédé d'un grand nombre de siècles, ainsi, après sa mort, la puissance miraculeuse qu'il avait donnée à son Église lui a servi de crépuscule. Or puisque cette puissance régnait parmi les Chrétiens, comment aurait-elle pu manquer à leur chef ?

Nous avons appris, dans les Actes des Apôtres, à connaître Paul comme un homme qui force l'esprit le plus froid à l'estimer. Qui pourrait en effet refuser son estime au courage qu'il déploie devant Festus, quand il impose tellement à ce gouverneur, et qu'il excite dans le roi Agrippa le désir de le connaître (Act. 25, 22) ? Qui pourrait la refuser à l'énergie et en même temps à l'adresse qu'il montra dans son discours devant le prince juif (Act. 26) ? Comment la refuser au courage, à la prudence, au sang-froid qu'il fit paraître lorsque le vaisseau était en danger de faire naufrage (Act. 27) ? Quand son histoire et les paroles de personnes qui lui sont étrangères nous l'ont fait connaître, combien le désir de l'entendre parler lui-même ne devient-il pas plus vif ! Non, cet homme d'un caractère si ferme n'est point un fourbe adroit ; cet esprit si calme et si philosophique n'est point un enthousiaste* : le tableau qu'il trace des effets du Christianisme,

* Athanase Coquerel l'a parfaitement démontré dans son

et l'idée qu'il donne du fondateur de cette religion, doivent être vrais. Nous avons de lui treize Épîtres* qui font assez connaître ses opinions ; et la critique moderne reconnaît l'authenticité des principales. Vient-on maintenant à les comparer avec les Actes des Apôtres, et à rechercher si elles s'accordent avec le jugement que, d'après ce livre, nous avons porté sur le caractère de l'histoire évangélique, on trouve qu'elles confirment cette histoire sur tous les points. Ces Épîtres nous représentent Paul ferme, courageux, et même plein d'allégresse au milieu des fers ; que l'on compare surtout l'Épître aux Philippiens, en se rappelant que l'homme qui dit à plusieurs reprises : « Réjouissez-vous, mes chers frères ! réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je vous le dis encore une fois, réjouissez-vous ! » (Ép. aux Phil., 4, 4), portait des chaînes lorsqu'il écrivait ces paroles (Act. des Ap., 28, 20) ! Ses Épîtres, et surtout les deux qu'il adressa aux Corinthiens, révèlent un homme modeste, sage et habile. L'Épître aux Colossiens montre l'irritation que lui causait une affectation de piété extérieure et une exaltation enthousiaste (Coloss. 2,

spirituel ouvrage sur le livre du D^r Strauss. V. aussi Lyttelton, dans les *Démonstrations* de M. Migne.

(Note de l'Éditeur.)

* On sait que les Protestants n'admettent pas l'authenticité de l'Épître aux Hébreux.

(Note de l'Éditeur.)

16-23); et ce même homme, calme et modeste, parle de pouvoirs extraordinaires, de miracles et de prophéties, comme de choses qui rentrent dans le cercle ordinaire de son expérience. Les Actes des Apôtres avaient parlé de visions dans lesquelles le Christ transfiguré, était apparu au disciple ravi en extase (Act. 22, 17; 23, 41). Il parle lui-même de ravissements merveilleux qu'il a éprouvés (2 Cor. 12, 2); quoiqu'ici même on reconnaisse encore sa modestie, car il n'en fait mention que dans ce passage. Le même ouvrage a raconté les miracles que Paul a opérés; il parle lui-même des « prédications et des œuvres, des prodiges et des miracles par lesquels il a propagé l'Évangile (Rom. 15, 19. 2 Cor. 12, 12 *) ». Les Actes des Apôtres ont

* Par horreur pour les miracles, on aime mieux déclarer en masse indignes de l'histoire, tous les passages des Évangiles et des Actes des Apôtres où il s'en présente, que de se laisser convaincre par eux. Nous ne devons plus nous étonner de ce procédé, lorsque nous voyons que là où les ciseaux de la critique ne sont d'aucun service, on emploie la lime de l'exégèse pour violenter les textes, comme par exemple chez Beifé, qui vous donne les *συναξα* et *εἰσαξα* que Paul dit avoir opérés, pour « un miracle dans le cœur des nouveaux convertis (Voy. Rom. 15, 49). » Le D^r de Wetze n'a pas pu approuver une pareille énormité exégétique; il reconnaît que dans les deux passages, Paul parle de ses propres miracles; mais il reprend: « Toutefois, nous ne sommes point suffisamment éclairés sur ce que renferme ce témoignage qu'il se rend, ni même sur le sens des mots *συναξα* et *εἰσαξα*, parce

parlé du don miraculeux des langues chez les premiers Confesseurs du Seigneur. Paul remercie Dieu de ce qu'il possède ce don, et même à un degré éminent (1 Cor. 14, 18). Mais nous reconnaissons encore ici sa modestie. En effet, pour exhorter ses frères dans une langue connue, il est disposé à sacrifier cet état extatique qui avait tant de charmes pour celui qui s'y trouvait plongé. L'apparition du Christ glorifié indique le moment où Paul changea de vie (Act. 22, 10. 26. 45.); dans ses Épîtres il parle de cet événement comme du plus important de son existence; mais si, d'une part, il fonde sur cette apparition son droit et son élévation à l'apostolat (1. Cor. 9, 1.), d'un autre côté, il la raconte avec l'humilité que lui inspirait la pensée d'avoir jusque-là persécuté le Fils de Dieu (1. Cor. 15, 8. 9.); et dans presque toutes ses Épîtres il commence par assurer que ce n'est point une vanité que les faits rapportés sont trop peu nombreux. Comment! lorsque ce même Apôtre nous donne toute une liste d'apparitions merveilleuses qui ont eu lieu dans les communautés chrétiennes (1. Cor. 12, 9. 18. 28.), une telle nomenclature ne doit-elle pas répandre la lumière sur cette mention soi-disant trop restreinte? N'est-on pas forcé d'avouer que les miracles, dont la faulx de la critique a purgé le sol des Évangiles, reparaissent dans les Actes des Apôtres; et à peine les a-t-on arrachés péniblement qu'ils se montrent de nouveau dans les Épîtres de Paul, et cela avec de telles circonstances, qu'ils résistent aussi bien aux ciseaux de la critique qu'à la lime de l'exégèse.

lonté humaine, mais bien un conseil miraculeux de Dieu qui a fait de lui un apôtre. Les Actes nous le montrent accablé de tribulations de tout genre, mais toujours ferme, toujours sous l'assistance miraculeuse de Dieu : c'est ce dont il nous donne lui-même l'assurance (2. Cor. 6, 4-10. 11, 23-28.). Les Actes des Apôtres font mention de nombreuses manifestations de forces miraculeuses au milieu de l'Eglise, et Paul les présente comme un fait généralement connu des Chrétiens, (1. Cor. 12, 8-10. 14.). Et ce qui étonne le plus, au milieu de tout ce merveilleux, c'est de voir cet apôtre constamment témoin de tant de miracles, et cependant n'en attendre aucun. Il sait que son compagnon Pierre a été délivré de ses liens par une apparition céleste ; il n'a point oublié qu'à Philippes, tous les fers ont été brisés, toutes les portes ont été ouvertes par l'effet d'un tremblement de terre (Act. 16.) ; et cependant à Rome il porte ses chaînes patiemment, comme un homme qui n'a aucun droit de compter sur quelque chose d'extraordinaire en sa faveur ; il ignore ce qui l'attend, de la mort ou de la délivrance (Phil. 1. 20.). Dans toutes ses paroles, depuis Césarée jusqu'à Rome, et plus tard dans toutes ses Epîtres, rien n'indique qu'un événement miraculeux quelconque doive le sauver. Et l'on voudrait le ranger dans la même catégorie que le premier venu des Juifs qui voit des miracles partout !

§ IV.

Crédibilité de l'histoire évangélique, prouvée par sa comparaison avec d'autres traditions qui ont, en apparence, la même nature.

C'est la comparaison des traditions antiques et modernes soit dans leur ensemble, soit dans leurs détails, avec l'histoire miraculeuse du Nouveau-Testament, qui a le plus contribué, dans les derniers temps, à faire naître et à entretenir le doute sur la véracité des récits évangéliques. Car, comme a dit un poète : « Quand nous avons été souvent trompés par des fables, nous sommes en garde contre la vérité elle-même, qui se présente à nous sous le voile du merveilleux. »

Toutefois, si l'histoire fabuleuse et l'histoire véridique des Évangiles se trouvent basées sur une idée commune, la généralité et, par conséquent, la nécessité de l'idée chrétienne, en ressort avec plus d'évidence.

La superstition elle-même est une ombre projetée sur la vie par la vérité. Elle emprunte à celle-ci la vertu de rendre à l'âme le calme dont on éprouve un besoin invincible. Mais il existe une différence essentielle entre ces images trompeuses et la vérité évangélique. Si l'histoire de l'idée a été pressentie dans les premières, bien qu'impar-